

André Gide et Un Taciturne

par

HARALD EMEIS

La pièce de Roger Martin du Gard, qui a été écrite et représentée en 1931, permet d'établir certains rapports avec André Gide, ami intime de l'auteur des *Thibault* depuis décembre 1920, date à laquelle il fit à R.M.G. « de longues confidences sur sa vie, depuis sa prime jeunesse jusqu'aux plus récents événements qui avaient bouleversé son existence » (I, p. LXXXIV¹) (c'est-à-dire sa fugue en Angleterre avec Marc Allégret et la destruction de ses lettres par sa femme).

Jean Pénard remarque (dans un article intéressant sur l'amitié des deux écrivains) : « Tout porte à croire que le cas de Gide n'était pas absent des préoccupations de Martin du Gard lorsqu'il a fait son *Taciturne*. » Le même auteur résume le contenu de la pièce ainsi :

C'est la tragédie de l'homosexuel qui d'une part s'ignore [*en note* : Comme Gide s'ignorait avant le voyage en Afrique du Nord] (et par conséquent ne comprend rien aux contradictions qui le déchirent), et d'autre part ne supporte pas, le jour où elle lui est faite, la révélation de sa nature profonde (et en meurt [*en se suicidant*])².

C'est dans une lettre du 2 mars 1931 que R.M.G. parle pour la première fois à Gide du projet de sa pièce, dont le sujet lui paraît « assez scabreux » et qu'il qualifie entre autres comme « une compacte *pièce moderne*, en 3 actes nourris », une « étude psychologique d'un involontaire et inconscient entraînement sexuel jusqu'aux bords extérieurs des

1. Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes*, « Bibl. de la Pléiade », 1955, tome I. Les citations de *Un Taciturne* et des *Notes sur André Gide* sont tirées du t. II de cette édition. Le tome et la page des mots et passages cités sont donnés entre parenthèses immédiatement après les citations.

2. Jean Pénard, « Aspects d'une amitié : Roger Martin du Gard et André Gide », *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1959, p. 95.

frontières habituelles³... ». Gide, que « le projet » de « cette pièce » « exalt[ait] beaucoup⁴ », selon ses propres dires, envoya une dépêche à son ami, l'encourageant à céder à la tentation d'écrire la pièce projetée (en abandonnant pendant un certain temps la rédaction des *Thibault*⁵).

Le 28 juillet⁶, R.M.G. lut le manuscrit de sa pièce, « dans l'atelier de Marc [Allégret], à Gide et à Jean Schlumberger⁷ ». L'auteur des *Thibault* note dans son *Journal* à propos de cette lecture :

Le résultat a dépassé mes espoirs. Ils ont été contents. Jean repartait aussitôt pour la Normandie. Mais Gide, qui devait repartir aussi, est resté un jour de plus à Paris pour revoir avec moi les scènes principales et me donner un coup d'épaule pour les dernières corrections.

Il a été, comme toujours, exquis, compréhensif, lucide. Il m'a rendu un inappréciable service, car j'aurais eu un gros effort de recul à faire pour corriger dès maintenant cette pièce que je viens d'achever. (Les critiques de Gide n'ont d'ailleurs porté que sur d'infimes détails, impropriété de certains mots, lenteurs à certains endroits, bavures dans le dialogue.) L'intérêt qu'il a pris à cette pièce me prouve qu'elle vaut quelque chose. Alleluia⁸ !

Dans une lettre à Dorothy Bussy (datée du 13 août), on trouve cet écho de la lecture en question et de la collaboration des deux écrivains amis :

Durant les trois jours que j'ai passés à Paris, au retour d'Allemagne, Roger m'a lu son étrange pièce. Sujet hardi à l'extrême ; mais c'est fort réussi. Il a accepté de revoir avec moi les scènes les plus importantes, retravaillant avec moi le dialogue ; rien n'était plus amusant⁹ !

De retour à Cuverville, Gide s'avisait d'une omission concernant un point important de la pièce de son ami, ce qui lui fit écrire ceci à R.M.G. à la date du 31 juillet :

Mais si, mais si ! il y a quelque chose encore que je voulais revoir avec vous ; quelque chose de très important... Comment n'y ai-je plus songé tandis qu'il était temps encore ?... Je suis furieux contre moi. (Mais nous commençons à être bien fatigués !)

C'est le passage où Wanda exprime son dégoût sexuel en face de Thierry. C'est on ne peut plus délicat.

C'est à propos de Thierry que ce dégoût s'affirme, se déclare ; mais, somme toute, ne l'éprouve-t-elle pas (à divers degrés) pour tous les hommes ? et

3. Gide—Martin du Gard, *Correspondance*, Gallimard, 1968, t. I, p. 450.

4. *Ibid.*, p. 459.

5. Cf. *ibid.*, pp. 451, 459.

6. Cf. Gide, *Journal 1889-1939*, Gallimard, «Bibl. de la Pléiade », 1977, p. 1066.

7. Gide—Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 704.

8. *Ibid.*

9. Gide—Bussy, *Correspondance*, t. II, Gallimard, 1981, p. 370.

n'y a-t-il pas lieu de laisser (entre)voir qu'elle n'a jamais eu de « rapports » hétérosexuels, ou, plus généralement, de satisfaction d'aucun ordre, puisque ses vrais penchants restent à peu près inavoués. Ce sentiment de répulsion que lui inspire Thierry doit nous renseigner autant (et plus encore) sur elle que sur lui. Il continue à me paraître maladroit de généraliser cette *répulsion*, de faire dire à Armand que Thierry répugne à toutes les femmes. Ne suffit-il pas, et n'est-il pas plus éloquent que toutes les femmes se détournent de lui, comme par vague pressentiment de son *insuffisance*. Il n'a pas à les *dégoûter*.

C'est si important que j'aimerais bien revoir avec vous tout le passage, et suis homme à revenir exprès à Paris pour cela ¹⁰...

R.M.G. répondit à Gide, le 2 août :

Cher incomparable !

Que cela vous travaille encore me confond !... (Quoique, sur ce point précis, il me semble très vaguement que votre désir de modification ne soit pas aussi totalement désintéressé qu'ailleurs...?) Quoi qu'il en soit, voici le passage. Si vous avez un moment ¹¹...

Le 3 août, dès la réception du manuscrit de son ami, Gide se mit à relire « deux fois, trois, quatre fois » le passage en question, sur quoi il formula un certain nombre de « suggestions ¹² » pour modifier le dialogue entre Wanda et Armand (dans la scène IX de l'acte II). Ainsi Gide propose-t-il (entre autres) à R.M.G. de reporter « un peu plus loin » dans le texte l'expression de « dégoût » que Wanda éprouverait à l'idée de coucher avec Thierry (sans engager son ami, cependant, à « supprimer » ou à « adoucir ¹³ » ce sentiment, comme il le lui fait remarquer expressément). Quant aux propos d'Armand concernant l'attitude des femmes devant Thierry (en tant qu'homosexuel plus ou moins impuissant), la lettre de Gide contient les suggestions suivantes :

« On dirait qu'elles flairent je ne sais quoi... un secret... une espèce de tare... » Je supprimerais « un secret », sans hésiter. De plus, mais je sais qu'ici vous suspectez un peu mon jugement..., osons redire pourtant que je n'aime pas beaucoup, ici, le mot « tare » ; j'y vois une petite erreur de dessin. S'il disait : « une espèce de piège » ? L'explication qu'il donne ensuite n'en paraîtrait que meilleure encore, me semble-t-il ¹⁴.

Les suggestions de Gide furent accueillies avec une gratitude enthousiaste par R.M.G., comme l'indique la lettre suivante de celui-ci, datée du 8 août 1931 :

Merci, merci, merci, merci !!!

10. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, pp. 480-1.

11. *Ibid.*, p. 482.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 483.

14. *Ibid.*

Vous avez raison sur tous les points. Et même sur le mot *tare* qui m'a toujours gêné. (Bien que « piège » ne m'enchanté pas...)

Je pensais sottement que vous vous cabriez en voyant une femme éprouver des sentiments d'invincible refus devant les avances d'un homosexuel. (Un homosexuel qui s'ignore. Et une femme homosexuelle qui s'ignore presque aussi.) Mais vous êtes lucide et équitable — comme toujours¹⁵.

R.M.G. a en effet changé le passage incriminé en y apportant les modifications proposées par Gide. Voici les lignes en question dans la version imprimée :

ARMAND. — Curieux... Très curieux... Elles sont toutes comme ça... On dirait qu'elles flairent je ne saia quoi... Une attrape...

WANDA. — Une attrape ?

ARMAND, *riant*. — Une espèce de piège, oui... (II, 1296.)

D'après le témoignage de Julien Green, André Gide n'aimait pas *Un Taciturne*¹⁶, chose qui peut surprendre vu le jugement positif porté par lui sur la pièce de son ami à la première lecture (« Sujet hardi à l'extrême ; mais c'est fort réussi »). Dans une lettre à Dorothy Bussy, du 27 octobre 1931, Gide parle ainsi de la pièce de son ami après avoir assisté à une répétition : « Curieuse pièce ; de dialogue et de présentation terriblement conventionnelle et morne ; mais qui s'élève, au troisièmé acte, à un pathétique admirablement soutenu par Renoir¹⁷. » La critique de Gide ne s'est pas limitée à la forme du dialogue mais a aussi porté sur son contenu, comme l'indique ce passage de son *Journal*, daté du 24 décembre 1931, qui reprend l'objection fondamentale déjà formulée par lui dans sa lettre du 31 juillet à R.M.G. :

Avec Roger Martin du Gard je puis me laisser aller au naturel.

Je le prends à partie au sujet de certaines affirmations ou insinuations du *Taciturne*. Lorsqu'il fait sa Wanda s'écrier : « quelle horreur ! » à la seule idée de possibles rapports charnels avec Thierry, le public, non content d'en induire que ses goûts la portent peut-être exclusivement vers les femmes, ne verra-t-il pas, dans ce cri, un aveu instinctif, spontané, irrésistible, l'expression d'une vérité, non point seulement particulière à Wanda, mais généralisable ? la révélation de cette répugnance physique que toute femme normale éprouve (éprouverait, d'après Roger) vis-à-vis d'un homosexuel (alors même que celui-ci ne s'est pas reconnu pour tel). C'est cette répugnance que je conteste ; ou, du moins, je conteste qu'elle soit fatale et non point seulement particulière à Wanda. Mais Roger s'est persuadé qu'il en doit être ainsi ; et le public d'ap-

15. *Ibid.*, p. 484.

16. Cf. Réjean Robidoux, *Roger Martin du Gard et la religion*, Paris : Aubier, 1964, p. 256 ; René Garguilo, *La Genèse des « Thibault » de Roger Martin du Gard*, Lille : Atelier de Reproduction des Thèses, 1974, p. 494.

17. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. II, p. 379.

prouver, il va sans dire. Pourtant Roger convient que l'homme normal n'éprouve aucune répulsion devant une lesbienne. La réalité m'a donné maint exemple d'homosexuels désirés par des femmes ; mais à chacun des cas que je lui cite, Roger ne consent à y voir qu'une preuve de l'anormalité de ces femmes

Mais ici encore, ici surtout, il importe de faire le départ entre pédérastes et invertis¹⁸.

R.M.G. constate, dans une note, à propos du point contesté entre lui et son ami :

Gide n'a jamais pu admettre que, dans *Un Taciturne*, Wanda ait manifesté une sorte de répugnance invincible à l'idée qu'elle aurait pu devenir la maîtresse de Thierry. Je persiste à penser que certaines femmes éprouvent un *instinctif* sentiment de retrait physique vis-à-vis d'un homosexuel¹⁹.

Que la controverse en question ait continué à occuper Gide, ressort d'une note du *Journal* de Robert Levesque, datée d'octobre 1934, où on relève, entre autres, ces lignes :

Comme Gide revenait sur le manque de psychologie de Martin du Gard, un souvenir lui vint ; c'était à Avignon : « M. [R. Martin du Gard] venait de me dire : "Les femmes ont horreur de l'homosexualité, car un instinct, je ne sais quel flair les en avertissent", quand je me souviens d'une femme qui, depuis un certain temps, m'écrivait des lettres assez extraordinaires. Je lui demande un quart d'heure, et j'entre dans une maison à l'italienne... [...] Une femme paraît et s'écrie : "Vous !" [...] Alors, je me mets à causer avec animation [...]. Au bout de quelque temps, je me lève. Elle dit : "Déjà ! Ne partez pas !", et de se jeter sur moi toute pâmée... Insensiblement, je m'approche de la porte, la tenant dans mes bras. Je vis qu'elle avait fermé au verrou. Passant la main derrière, j'ouvre (le contraire de Fragonard)... et je la quitte. Quelques instants après, de l'escalier, j'entends crier, j'entends qu'on me poursuit... "Ah ! dis-je à Martin du Gard en le rejoignant, racontez-moi encore de vos histoires²⁰ !... »

On a l'impression que le refus de Gide d'accepter le point de vue de R.M.G. ne reposait pas seulement sur certaines expériences personnelles, mais était aussi dicté par des mobiles plus intimes, par le besoin de se défendre contre un jugement ressenti comme trop pénible et blessant. En contestant l'affirmation d'Armand, dans *Un Taciturne*, « que Thierry répugne à toutes les femmes », Gide parle sans doute *pro domo*. Il semble bien qu'il s'y identifie plus ou moins avec le personnage.

Cette identification est d'autant plus plausible que le portrait de Thier-

18. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1098.

19. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. I, p. 482.

20. Robert Levesque, « Journal inédit », *BAAG* n° 64, octobre 1984, p. 588.

ry comporte certains traits qui peuvent être rapprochés de la personne de Gide. Ainsi, dans une lettre à Louis Jouvot, datée du 21 juin 1931, R.M.G. écrit-il à ce dernier, à propos de la mise en scène du premier acte, que l'entreprise commerciale gérée par Thierry « marche et [...] rapporte, mais [...] est menée tristement par des gens sans joie ». L'écrivain ajoute : « il n'est nullement question de protestantisme, mais j'aimerais que ce décor ait quelque chose d'un peu... puritain ²¹ ». L'ambiance ainsi caractérisée peut faire penser à la vie d'André Gide avant la césure causée par sa passion pour Marc Allégret.

Thierry est « un homme de quarante-sept ans » (II, 1246) — comme André Gide au moment où il s'est épris de Marc Allégret. Thierry est revenu manchot de la première guerre mondiale. « L'un de ses bras pend, presque inerte ; la main est gantée de noir » (II, 1246). Il remarque à ce propos : « Quand je suis revenu de la guerre, avec ce bras, je n'étais rien ; pas même un homme valide » (II, 1265). Cette constatation du personnage peut rappeler ces phrases d'une confidence que Gide fit en août 1922 à Dorothy Bussy : « Au lieu de "La nature a horreur du vide", on a dit de moi : "La nature a horreur du Gide". Parce que je n'ai pas des histoires de femme... comme les autres. On pense que je ne sais rien, que je ne suis rien ²²... » Le « bras infirme » (II, 1289), pendant, « presque inerte » de Thierry et sa main « gantée de noir » (couleur de deuil) pourraient alors être vus comme des allusions symboliques à l'impuissance (hétéro)sexuelle de Gide.

Dans la scène V du deuxième acte, on apprend que Thierry, « six ans » (II, 1288) auparavant, a été amoureux de Wanda, qui l'a repoussé. Thierry dit à ce propos, de ses sentiments d'alors : « Et pourtant je vous ai aimée, Wanda... Aimée !... Ai-mée !... D'un amour tendre, très particulier... presque chaste !... C'est vrai ! Je vous aimais tellement... que je ne vous désirais presque pas !... » (II, 1288). Cette constatation de Thierry rappelle fort le cas de Corydon, qui dit de ses rapports avec sa fiancée : « Je l'aimais trop pour me rendre nettement compte que je ne la désirais pas ²³ » ; « j'aimais celle qui devait devenir ma femme, tendrement, mais d'un amour quasi mystique ²⁴. » Il n'y a pas de doute que Corydon et sa fiancée y représentent André Gide et sa cousine Madeleine, dont l'auteur de *Corydon* a dit, dans *Et nunc manet in te* : « Ce que je crains qu'elle

21. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. V, Gallimard, 1988, p. 259.

22. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 520.

23. Gide, *Corydon*, Gallimard, 1977, p. 23.

24. *Ibid.*, p. 26.

qu'elle n'ait pu comprendre, c'est que précisément la force spirituelle de mon amour inhibât tout désir charnel²⁵. » Depuis les confidences que Gide lui fit en décembre 1920, R.M.G. était parfaitement informé des rapports entre celui-ci et sa femme (c'est-à-dire de leur mariage blanc). Gide confia alors à l'auteur des *Thibault* : « L'amour que j'ai pour ma femme n'est comparable à aucun autre, et je crois que, seul, un uraniste peut donner à une créature cet amour total, dépouillé de tout désir physique, de tout trouble charnel : l'amour intégral, dans sa pureté sans bornes²⁶. » On le voit : il s'agit bien d'un amour « très particulier », comme dans le cas de Thierry.

Wanda, qui a « repoussé » (quoique « très amicalement » [II, 1288]) les avances de Thierry, « six ans » auparavant, ressemble, à cet égard encore, à Madeleine Gide, qui « pendant [...] six années » avait refusé « d'épouser²⁷ » son cousin.

Wanda « répond affectueusement » au « sourire » (II, 1288) de Thierry, qui se dit guéri de la blessure que le refus de Wanda lui a causée autrefois. Elle lui affirme : « Je vous aime bien, Thierry », ce qui amène cette réaction de son interlocuteur : « THIERRY, avec douceur. — Je le sais. J'aime à me le dire, de temps en temps... Moi aussi, je conserve, au fond de moi, un sentiment très doux... très calme... (*Tendrement.*) Pas plus que ça... Et c'est très bien. » (II, 1288). Ne voilà-t-il pas une autre allusion aux sentiments que Gide a éprouvés pour sa femme ? Cette supposition est renforcée par ces lignes d'un brouillon de la scène en question que Gerd Neumes a rapportées en les reliant à l'histoire du couple Gide : « Vous êtes [...] pour moi quelque chose comme la petite Cousine [...]. La Cousine qu'on a aimée enfant et dont on reste vaguement épris, toute sa vie²⁸. »

Thierry rassure Wanda en lui disant, à propos de leurs rapports : « Non, le passé est bien passé... Révolu... Cicatrisé... Et la preuve, vous voyez, c'est que nous pouvons en parler ensemble, froidement, sans rancœur... » (II, 1287). Serait-ce une réminiscence de l'« émouvant pèlerinage » que Gide fit faire en janvier 1923 à R.M.G. à travers le jardin d'Alissa à Cuverville, où Gide dit à son ami, à propos de *La Porte étroite* :

25. Gide, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1972, p. 1130.

26. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », in Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Gallimard, 1956, p. 186.

27. *Ibid.*, p. 18.

28. Gerd Neumes, *Religiosität, Agnostizismus, Objektivität : Studien zu Werk und Ästhetik Roger Martin du Gards*, Frankfurt a. M. : Lang, 1981, p. 107.

« Ah, cher, que tout cela est beau ! Et pourtant cela m'étouffe, je me promène ici comme un fantôme, dans un passé à jamais révolu. Ma vie est ailleurs, maintenant » (II, 1388) ? La dernière phrase de Gide se réfère sans doute à ses rapports avec Marc Allégret, qui ont transformé sa vie. Les termes « cicatrisé » et « rancœur », dont Thierry se sert, pourraient renvoyer au drame des lettres brûlées qui a affecté Gide à la manière d'une « mutilation ²⁹ » atroce. Thierry remarque à propos de sa conversation avec Wanda sur leurs rapports : « Nous n'avions jamais parlé de ça ouvertement... » (II, 1288). On pourrait y voir une allusion à cette « impossibilité des explications ³⁰ » qui a marqué les rapports entre Gide et sa femme, qui tous les deux étaient « emmurés dans [leur] silence ³¹ » par leurs inhibitions invincibles. Le « ça » dont parle Thierry, pourrait être vu, dans ce contexte, comme une référence cachée à la pédérastie de Gide, que sa femme a dû découvrir dès leur voyage de noces. Jean Delay écrit à ce propos : « Cependant, aucune explication ne fut tentée entre eux, ni alors ni jamais ³². »

Au cours de leur conversation, Thierry confie, entre autres, à « Wanda, très gênée » (II, 1288) :

Je n'ai pas eu une seule aventure amoureuse, Wanda... Pas une !... [...] J'ai eu des femmes, oui, bien sûr... Mais, jamais, pas une fois dans ma vie, je n'ai connu ce sourire... vous comprenez... le sourire consentant de... de la femme qui aime... Pourquoi ? [...] Et pourtant, je vois, autour de moi, une foule d'hommes... — médiocres ! — obtenir, sans même l'avoir demandée, cette chose unique... cet abandon, cet élan, qui m'a toujours été refusé, à moi !... (II, 1288).

Cette confidence pénible du personnage va bien avec la remarque amère de Gide, déjà citée plus haut, selon laquelle certaines gens pensaient qu'il n'était « rien » parce qu'il n'avait « pas des histoires de femmes... comme les autres ». On peut y citer en plus une autre note de Dorothy Bussy, qui, dans une certaine conversation avec Gide, crut discerner dans le regard de celui-ci « une passion frénétique ». « Pour tout ce qu'il avait manqué dans la vie. L'amour qu'il n'avait jamais connu — l'amour qui lui est dénié — qui lui est interdit — l'amour des hommes et des femmes — un amour égal, mutuel ³³. »

Les rapports entre Thierry et Joë, beau jeune homme de 25 ans, « remarquablement doué... jeune, sérieux, très travailleur... » (II, 1260) (selon

29. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », *op. cit.*, p. 194.

30. *Ibid.*, p. 221.

31. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1154.

32. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II, Gallimard, 1973, p. 570.

33. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 508.

les dires de l'oncle de Joë), semblent être en bonne partie inspirés par la liaison de Gide et de Marc Allégret. Comme on l'a déjà mentionné, c'est « dans l'atelier de Marc » que R.M.G. lut son manuscrit du *Taciturne* à Gide et à Jean Schlumberger. Cette circonstance, qui est mentionnée de nouveau dans la dédicace autographe de l'exemplaire de la pièce que R.M.G. donna à Gide³⁴, va bien avec le parallèle indiqué.

« Joë est un homme d'aspect très jeune, bien bâti et aouple. Son visage spirituel [qui « s'éclaire » facilement « d'un sourire charmant et irrésistible » (II, 1267)] est égayé par des yeux rieurs. De toute sa personne émane cet éclat des êtres jeunes qui portent en eux, quoi qu'ils entreprennent, l'espoir, la quasi-certitude, de réussir » (II, 1267). Cette description semble bien s'appliquer au jeune Marc Allégret (du moins quant au côté physique). Cette impression est renforcée par le fait que Thierry caractérise Joë comme « un gamin, encore », « avec sa figure jeune, son teint, ses yeux, ses grands yeux d'enfant » (II, 1320). La mention du teint de Joë paraît significative. Dans une lettre du 31 mai 1923 à André Gide, Dorothy Bussy parle de son « plaisir » de voir un Marc « resplendissant, ayant retrouvé son teint magnifique et ses yeux brillants³⁵ ». Gide, de même, parle du teint de Marc dans le portrait lyrique qu'il brosse du jeune homme aimé dans son *Journal*, à la date du 19 août 1917, où il écrit : « De son visage et de toute sa peau émanait une sorte de rayonnement blond³⁶. » Ne dirait-on pas, d'ailleurs, que la phrase : « De toute sa personne émane cet éclat des êtres jeunes », dont R.M.G. se sert pour décrire Joë, rappelle la phrase citée de Gide, de sorte qu'on peut avoir l'impression qu'il s'agit d'une réminiscence ou, plutôt, d'une allusion voulue ?

Joë se présente à Thierry pour lui « offrir [ses] services » comme « secrétaire » (II, 1269), position que le jeune Marc Allégret a également occupée auprès de Gide pendant un certain temps (pour la forme, du moins). Joë, qui parle « couramment » « l'anglais » et « assez bien » « l'allemand » (II 1270) (comme Marc Allégret), dit à Thierry à leur première rencontre :

Vous ne vous doutez pas des services personnels que pourrait vous rendre un type jeune, allant... [...] qui a des idées fraîches... le goût des entreprises et de la réussite !... Quelqu'un qui travaille gaiement, vite et

34. « *Pour André Gide, en souvenir de cette lecture du Taciturne dans l'atelier de Marc, en présence de Jean, été 1931 ! Son ami, Roger Martin du Gard, mars 1932.* » (Cité in *Roger Martin du Gard*, catalogue de l'exposition R.M.G. à la Bibliothèque Nationale, Paris, 1981, p. 67.)

35. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. I, p. 425.

36. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 630.

bien!... Gaiement oui ! Vous souriez ? Tous les hommes devraient travailler dans la joie, comme des artistes ; mais ils besognent tous, comme des salariés... La joie de vivre est bien malade, Monsieur : et il n'y a que les jeunes qui puissent lui rendre un peu de santé ! (II, 1271).

Gagné par l'entrain persuasif du jeune homme, Thierry accepte l'offre de celui-ci, disant « *comme à lui-même* » : « Il est possible que vous ayez raison... Que votre entrain insuffle une force nouvelle à la maison... À nous tous... À moi-même... » (II, 1272). Quant à lui-même, cela est évidemment le cas, car immédiatement après sa décision d'engager le jeune homme, Thierry est déjà « *transformé, le visage rajeuni, rieur* », faisant preuve d'« *une vivacité d'allure toute nouvelle chez lui* » (II, 1273). Cette transformation persiste et s'accroît au deuxième acte, où le personnage est qualifié de « *sensiblement plus jeune d'aspect et plus élégant qu'au premier acte* » (II, 1278).

Thierry, ainsi transformé, ressemble bien à André Gide, qui, sous l'effet de sa passion pour Marc Allégret, connut « un rajeunissement, une sorte de puberté nouvelle ³⁷ », « de renaissance de son être », « de vitalité nouvelle ³⁸ », qui lui valurent de la « joie » et de « l'équilibre ³⁹ ».

À la fin de la pièce, Armand, le « raisonneur » de la pièce, qui incarne évidemment l'auteur, explique à Thierry ahuri que celui-ci souffre tout simplement parce que Joë lui « échappe, parce qu'il aime ailleurs » (II, 1347). Armand ajoute :

Et j'irai plus loin : si le hasard t'avait fait aimer un être qui ait pu te le rendre... Suppose qu'il ait été différent, ce petit... Qu'il ait deviné ton attirance... Qu'il en ait éprouvé une semblable pour toi... Qu'il soit lui-même venu au-devant de de ton désir... [...] Est-ce que ça n'aurait pas transformé, illuminé, ta vie ?... (II, 1347).

L'éventualité esquissée ainsi par Armand peut être vue comme une autre allusion à la liaison entre Gide et Marc Allégret, cet « autre amour, si complet, si rayonnant de force et de joie ⁴⁰ », qui a en effet « transformé » et « illuminé » la vie de l'écrivain.

Ce que Joë dit de sa manière de travailler correspond à la réalité d'après ce jugement formulé par Thierry, qui, en peu de temps, a « fait de lui » son « collaborateur le plus intime » et son « ami » (II, 1320) : « Mais comme collaborateur, il est charmant ! [...] C'est un perpétuel amusement de travailler avec lui ! » (II, 1287). D'après la constatation

37. Léon Pierre-Quint, *André Gide*, Stock, 1952, p. 229.

38. *Ibid.*, p. 356.

39. *Ibid.*, p. 229.

40. Martin du Gard, « Extraits du *Cahier bleu* », *op. cit.*, p. 194.

suiivante de Gide, il semble que Marc Allégret, à cet égard, ait bien ressemblé à Joë : « Dans cette vie à deux que nous menons souvent à la Villa, sans aide aucune, il [Marc] est merveilleux : adroit, léger, plein d'une fantaisie exquise qui rend tout amusant et savoureux. Il faut s'entendre deux fois bien pour que tout cela, qui peut être si fastidieux, reste charmant ⁴¹. » Dans une lettre de septembre 1928 à Dorothy Bussy, Gide parle en plus de « la grande joie de collaborer avec Marc ⁴² ».

À la fin de la pièce, quand Thierry doit se rendre compte que Joë, par son amour pour Isabelle, lui échappe définitivement, il dit « *comme à lui-même* », à propos de leurs rapports passés : « Ah, toute cette vie en commun, si douce... Ce travail ensemble... Ces journées, l'un en face de l'autre, dans le même bureau... C'était si bon... si beau... Est-ce possible que tout ça soit perdu, pour toujours ? » (II, 1348-9), sur quoi il s'exclame, « *avec un accent déchirant* » : « Quel dommage ! » (II, 1349). Ce passage peut très bien être vu comme une allusion au bonheur que Gide a goûté en la compagnie du jeune Marc Allégret, lorsqu'on se réfère à ces lignes d'une lettre de Dorothy Bussy à André Gide :

Vous étiez si heureux, disiez-vous — murmuriez-vous. Vous viviez à la Villa avec Marc et Marc préparait un examen. Cela vous rendait si heureux de le sentir qui travaillait près de vous. Et le matin, dès votre réveil, la première chose que vous faisiez était d'appeler « Marc » pour avoir le bonheur de l'entendre répondre et de savoir qu'il était là, etc ⁴³...

Thierry est bien content du travail de Joë, qui a introduit quelques « innovations » « excellentes » dans l'entreprise. Il trouve à son jeune collaborateur « une maturité de jugement étonnant... Des vues d'ensemble qui se tiennent... Un instinct très sûr en affaires... » (II, 1287). Marc Allégret semble avoir possédé des qualités comparables d'après ces constatations de Gide, rapportées par Maria Van Rysselberghe : « Marc a du jugement ⁴⁴ » ; « son instruction est très en retard sur sa maturité d'esprit ⁴⁵ » ; « quelle maturité dans son jugement sur les siens ⁴⁶ ». En mars 1924, Gide parla du « discernement » de Marc qui « s'affirmait étonnamment sûr » (« en matière d'art », il est vrai ⁴⁷). En août 1927, la Petite Dame constate « à quel point Marc [...] est un précieux secours [à Gide]

41. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1976, p. 260.

42. Gide-Bussy, *Correspondance*, t. II, pp. 186-7.

43. *Ibid.*, p. 254.

44. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 8.

45. *Ibid.*, p. 23.

46. *Ibid.*, p. 36.

47. *Ibid.*, p. 193.

Gide] avec son sens des réalités⁴⁸ ».

Le personnage d'Isabelle, comme celui de Wanda, permet d'établir certains rapports avec le cas de Madeleine Gide. Comme la femme de Gide, Isabelle avait « eu une enfance [...] triste » (II, 1306). Son « *masque sérieux* », son « *attitude de calme voulu et de réserve* » de même que sa « *mise discrète d'une femme qui a renoncé à plaire* » (II, 1248) vont assez avec ce que l'on sait de la femme de Gide. Lorsque Armand reproche à Isabelle d'être « d'une... patience... inqualifiable » à l'égard de Thierry (à quoi elle répond « *avec un soupçon de mélancolie* » : « Il le faut bien ! » [II, 1249]), on peut penser à l'attitude de Madeleine Gide envers son mari pédéraste. Ce qu'Armand dit de l'« esclavage » d'Isabelle, qui accepte de se « sacrifier » dans l'« ombre » (II, 1250) de son frère, peut de même être rapporté au rôle joué par Madeleine Gide.

Isabelle affirme à Joë, qui s'est épris d'elle, que sa « vie » est « finie, brisée », qu'elle a « pris la décision irrévocable de vivre seule... D'écarter tout sentiment qui troublerait cet équilibre... » (II, 1293). On pourrait y voir une allusion à la vie solitaire de Madeleine Gide, retirée à Cuverville. Joë lance à Isabelle : « À vingt-neuf ans, une existence comme la vôtre n'est pas brisée pour toujours ! » (II, 1293). L'âge d'Isabelle correspond à peu près à celui de Madeleine Gide au moment de son mariage (« 28 ans et 8 mois⁴⁹ »). Joë, qui ne veut pas accepter le refus d'Isabelle, reproche à celle-ci de parler « comme... une héroïne de tragédie » (II, 1304), terme qui peut s'appliquer à la femme de Gide, vu son destin tragique. Isabelle emploie bien le mot « fatalité » en parlant de son lourd passé qui l'empêche « de... vivre » (II, 1304). Joë lui demande alors : « Quoi ? Vous avez juré de rester fidèle à une ombre ? À un beau rêve, — détruit ?... » (II, 1304). Serait-ce une allusion au beau rêve de Madeleine Gide concernant son mariage, rêve qui a été cruellement détruit par l'anomalie sexuelle de son mari ?

Isabelle dit à Joë, pour lui faire comprendre son attitude : « Et si j'avais commis une de ces fautes... écrasantes... Une de ces fautes sans pardon possible... Qui vous enlèvent le droit de jamais vivre comme les autres... qui vous interdisent d'être une épouse... une mère... » (II, 1304) (pour ne pas « transmettre à des innocents... des instincts... criminels » [II, 1304]). L'attitude du personnage, quoique assez exaltée et excessive, ne manque pas de logique. Mais on peut se demander si R.M.G. n'y a pas pensé au cas de Madeleine Gide, qui, en épousant son cousin pédéraste, a

48. *Ibid.*, p. 330.

49. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Klincksieck, 1977, p. 78, note 4.

commis une faute fatale qui lui a interdit « d'être une épouse ... une mère... ».

Au moment de rencontrer Isabelle pour la première fois, Joë dit à celle-ci qu'il a « eu, d'avance, vis-à-vis d'elle, un sentiment de... d'estime... de respect... oui... de considération même... » (II, 1275). À un autre endroit de la pièce, il est dit qu'il « *l'enveloppe d'un regard plein de vénération* » (II, 1306). Il ne semble pas impossible d'y voir une expression des sentiments que R.M.G. a éprouvés pour la femme malheureuse de son ami intime.

Dans une lettre à Louis Juvet, datée du 8 juin 1931, R.M.G. affirme à propos de *Un Taciturne* : « C'est, par définition, une de ces pièces à double et triple fond, et qu'on ne peut pas monter en cinq secs ⁵⁰... » L'un des fonds de la pièce est nourri d'allusions à la vie de Gide, comme on a tâché de le démontrer ci-dessus. Un autre fond (surtout dans le troisième acte) est inspiré par le drame familial du mariage de la fille unique de R.M.G., comme René Garguilo l'a déjà indiqué dans sa thèse de 1971 ⁵¹ et comme on a essayé de le préciser dans une autre analyse, portant sur certains parallèles entre *Un Taciturne* et *L'Été 1914*.

50. Martin du Gard, *Correspondance générale*, t. V, p. 249.

51. Cf. René Garguilo, *La Genèse des « Thibault » de Roger Martin du Gard*, p. 489.